

Le marquis de Vaudreuil, né au Canada, qui avait servi dans son pays natal presque toute sa vie et dont le père avait été gouverneur de la colonie pendant vingt ans, renseigne certainement, au cours de la traversée, M. de Dieskau sur la manière de faire la guerre au Canada, mais le baron allemand avait beaucoup de fatuité et de mépris pour les coloniaux. Les dires et les conseils du nouveau gouverneur l'impressionnèrent peu. Les écoles militaires allemandes où il avait puisé sa science et son intimité avec Maurice de Saxe lui fournissaient tant de moyens de vaincre une armée composée d'officiers peu aguerris et de simples miliciens!

M. de Dieskau resta peu de jours à Québec. Le gouverneur Vaudreuil aussitôt arrivé à Québec s'était rendu à Montréal pour acheminer les troupes vers le fort Saint-Frédéric, qui était en danger immédiat d'être attaqué par les Anglais.

Le commandant des troupes eut plusieurs conférences avec le gouverneur Vaudreuil et celui-ci, le 15 août 1755, lui donnait ses instructions écrites. Elles débutaient ainsi:

“Monsieur le baron Dieskau est aussi parfaitement informé que nous le sommes par la communication que nous lui avons donnée des mémoires et instructions prises aux Anglais qu'ils ont fait leur arrangement pour attaquer cette colonie de tous les côtés. Que l'attaque qui mérite le plus notre attention est celle qu'ils sont prêts à faire au fort Saint-Frédéric puisque nous sommes certain par la pièce la plus authentique que leur armée est de 4,400 hommes levés dans leur province commandés par le colonel Johnson, bien munie d'artillerie et géné-

ralement de tout ce qui est propre à faire le siège d'une place".

Le marquis de Vaudreuil déclarait ensuite qu'il mettait sous les ordres du baron de Dieskau une armée d'environ 3,000 hommes, puis lui donnait des ordres détaillés sur ce qu'il devait faire (1). Evidemment, le nouveau gouverneur avait jugé son homme au cours de la traversée qu'il avait faite avec lui car il lui donnait ordre de consulter, en toute occasion, les officiers canadiens qui servaient sous ses ordres. Ces officiers connaissaient le pays et étaient au fait des caprices des Sauvages et de la façon dont il fallait les traiter.

Le baron de Dieskau partit pour le fort Saint-Frédéric dès le lendemain, 16 août.

Les jours qui suivirent furent employés par le baron à prendre contact avec ses officiers supérieurs, les Sauvages qui devaient combattre avec lui, etc, etc. Les débuts du chef de l'armée ne furent pas heureux. Il accorda toute sa confiance au chevalier Le Mercier, commandant de l'artillerie, et à M. Péan, deux des officiers les plus impopulaires des troupes de la colonie. M. Le Mercier n'avait pas une grosse réputation dans son arme et M. Péan était une créature de l'intendant Bigot.

En tout cas, aux premiers jours de septembre 1755, les troupes campées sous les murs du fort Saint-Frédéric comprenaient 1,011 officiers et soldats des régiments de la Reine, de Languedoc et des troupes de la marine, et 1,412 miliciens canadiens. Si on ajoute à ces 2,423 hommes les 150 officiers et soldats de la garnison du fort et 600 Sauvages on constatera que le gouverneur de Vau-

(1) *Collection de manuscrits*, vol. III, p. 448.

dreuil avait largement tenu sa promesse. Il avait déclaré à M. de Dieskau qu'il lui fournirait environ 3,000 hommes et il en avait assemblé 3,578 au fort Saint-Frédéric et au camp adjacent.

Sur les entrefaites quelques déserteurs informèrent le baron de Dieskau que les Anglais étaient campés au fort Lydius dont la construction venait d'être terminée. Dieskau jugea qu'il était préférable d'aller attaquer les Anglais chez eux plutôt que de les laisser s'approcher de Saint-Frédéric. Il comptait les surprendre.

La petite armée se mit en marche en septembre. Mais dès le premier jour, les difficultés commencèrent avec les Sauvages. Dieskau n'avait pas su gagner leur confiance.

Le 20 septembre, l'armée se trouvait en face du camp du fort Lydius. Mais, contrairement aux ordres donnés par le marquis de Vaudreuil, elle ne se composait plus que de la moitié de son effectif.

L'article troisième de ses instructions disait au baron de Dieskau: "Monsieur le baron de Dieskau ne perdra pas un instant pour prendre ses arrangements et ses précautions pour être toujours en état d'aller avec son armée (sans en rien excepter qui peut lui être fait de la situation et du peu de forces des Anglais) au-devant de l'ennemi et l'attaquer le plus avantageusement qu'il lui sera possible" (2).

Cette désobéissance aux ordres donnés par le gouverneur de Vaudreuil devait avoir des conséquences fatales pour le corps d'armée commandé par M. de Dieskau.

(2) *Collection de manuscrits*, vol. III, p. 549.

LA DÉFAITE DU BARON DE DIESKAU

Notre historien national, M. Garneau, attribue la défaite du baron de Dieskau, le 8 septembre 1755, à son ambition de jeter dans l'ombre la victoire de la Monongahéla remportée par M. de Beaujeu sur Braddock le 9 juillet précédent. Déjà, dit M. Garneau, la rivalité existait entre les troupes régulières françaises et les troupes du détachement de la Marine composées presque exclusivement de Canadiens.

Il est certain en tout cas que le baron de Dieskau, arrivé dans la colonie tout récemment, ne connaissait rien de la façon de faire la guerre en Amérique et qu'il refusa ou négligea d'écouter les conseils des officiers canadiens qui combattaient sous ses ordres.

M. Doreil, qui avait traversé l'océan sur le même navire que le baron de Dieskau, s'était d'abord laissé éblouir par l'assurance et la science apparente de ce général allemand. Et, au départ du baron de Dieskau pour aller arrêter l'avance des troupes anglaises, il avait écrit au ministre que son armée allait battre à plate couture, ce sont ses termes, l'armée ennemie. Aussi, après la défaite humiliante de Dieskau, il se trouva assez embêté pour expliquer à son chef les causes de cette déroute sans précédent dans toutes les guerres du Canada. Jamais encore un chef d'armée était tombé aux mains de l'ennemi après la perte d'une bataille.

Le 28 octobre 1755, M. Doreil essayait d'expliquer au ministre les causes de la défaite du baron de Dieskau.

“On lui impute, disait-il, d'avoir eu trop d'ardeur et même de la témérité. On convient cependant qu'il est

difficile d'excuser ceux qui ne l'ont pas fait enlever en se retirant, ceux-ci objectent qu'il ne l'a pas voulu. . . qu'en pareil eut enlevé de force un général quand même il serait à l'extrémité. . . périr absolument parce qu'il voit son entreprise manquée, et qu'on doit l'enlever mort ou vif pour ne pas laisser un si glorieux trophée à l'ennemi. Je le plains de tout mon cœur parce que je suis persuadé que ses intentions étaient bonnes, et que je suis certain qu'il a été trompé, mais j'avoue que j'avais un secret pressentiment qu'il lui arriverait malheur parce que je le savais trop partisan du principe dangereux qu'avec la seule intrépidité on peut venir à bout des choses les plus difficiles. M. de Vaudreuil dit hautement que par les ordres et instructions qu'il lui avait donnés il lui avait expressément défendu de rien hasarder et encore beaucoup de diviser ses forces. Il avait environ 3,500 hommes dont mille de troupes régulières, le surplus de Canadiens. Les sauvages ont rapporté que sur la déclaration d'un prisonnier des Anglais qui lui dit que l'ennemi qu'on avait dit d'abord marcher sur le fort Saint-Frédéric au nombre de 5,000 hommes avait séparé ses forces il marcha avec 1,500 hommes dont deux cents seulement de troupes détachés du bataillon de la Reine et du bataillon de Languedoc, et 1,200 hommes de celles de la Colonie, et après quatre jours de marche il fut très surpris de trouver près du lac du St-Sacrement un corps d'environ 3,000 hommes campés et retranchés, mais qu'il prit sur le champ son parti pour l'attaquer brusquement, sans même donner le temps d'arriver à tous les sauvages et les Canadiens lesquels chemin faisant venaient de détruire ou dissiper environ 400 hommes qui sur l'avis de notre

marche allaient au secours du fort de les diviser sur la rivière de Mirange auquel ils croyaient que M. de Dieskau en voulait. Voilà, Mgr, en général ce qu'on lui impute. Je pense qu'il y aurait bien à rabattre s'il reparaisait on ajoute cependant pour sa justification que s'il n'avait pas mis toute sa confiance en un officier d'artillerie de la colonie nommé M^r Le Mercier, le seul dont il recevait les avis, il n'aurait pas divisé ses forces, et même en les divisant l'affaire n'aurait pas si mal tourné. Je gémiss de tout ce que j'entends dire parce que j'étais si nécessairement attaché à M. de Dieskau comme il n'avait avec lui ni le commandant du bataillon de la Reine ni celui du bataillon de Languedoc ayant laissé des corps en arrière, ce fut M^r le chevalier de Montreuil, aide major général, qui eut le commandement lorsque M. de Dieskau fut hors de combat, et c'est lui qui fit la retraite, il n'a pas encore été possible de savoir au juste si M. de Dieskau a été massacré par les sauvages ennemis, ce qui est fort à craindre, ou s'il est prisonnier des Anglais, on dit l'un et l'autre, mais il ne serait pas prudent d'assurer un jugement à cet égard. J'ai cru, Mgr, devoir vous informer de cette particularité. Je vous supplie de vouloir faire garder ma lettre dans le secret".

Voyons maintenant l'opinion du sieur de C (Courville) sur la défaite de M. de Dieskau. Elle résume à peu près ce que pensaient les officiers des troupes régulières sur cet événement:

"Les grandes forces qu'ils (les Anglais) y avaient (à Orange) faisaient craindre avec raison à M. le marquis Duquesne qu'ils n'en voulussent au fort Saint-Frédéric. Le baron de Dieskau y fut donc envoyé avec 3,000

hommes de troupes de France, de la colonie et des Canadiens; l'affaire de la Belle-Rivière nous ayant rendus considérables parmi les Sauvages, il en était venu à notre secours un nombre assez considérable que le général joignit à ses troupes, sous les ordres du sieur Le Gardeur de Saint-Pierre, capitaine accredité parmi eux, et qu'ils regardaient comme un homme extraordinaire par la présence d'esprit avec laquelle il s'était souvent tiré d'affaire avec ceux d'entre eux qui avaient attenté à sa vie et qu'il avait obligés à s'humilier devant lui.

“Le baron de Dieskau, arrivé au fort Saint-Frédéric, avait appris que les ennemis s'avançaient de son côté, qu'ils attendaient encore de nouvelles forces et qu'ils se retranchaient, résolut de les attaquer avant qu'ils fussent tous joints; et comme ils ne se fiaient pas moins à la valeur des Canadiens qu'en celle de ses troupes, il partagea sa petite armée en deux, et en laissa la moitié pour couvrir le fort Saint-Frédéric et la colonie, en cas de malheur, et marcha avec le reste vers le retranchement.

“Les Canadiens pensaient que la victoire devait les suivre partout et qu'ils l'avaient enchaînée à leur parti; cependant, ils blâmèrent la conduite du général, s'imaginant que lorsque on allait attaquer un ennemi, on ne devait prendre aucune précaution, persuadés qu'on serait victorieux. D'ailleurs, les capitaines de la colonie qui avaient été en possession jusqu'alors de commander les petites armées, regardaient comme un passedroit que la cour eut envoyé un général; ils ne s'apercevaient pas que le genre de guerre que l'on commençait était bien différent de celui qu'on avait suivi jusqu'alors, qui consistait à partir en secret et aller surprendre un petit fort ou un

petit détachement ou faire quelques habitants prisonniers, et s'en revenir tout de suite, ce qui n'était proprement que la petite guerre de l'Europe; le système du marquis Duquesne n'était pas de faire une guerre directement offensive, mais défensive; cependant la force armée que les Anglais rassemblaient lui faisait douter de pouvoir résister; ce qui détermina le baron de Dieskau à lui faire part de son projet, à quoi ce général (gouverneur) accéda d'autant mieux qu'en détruisant ce retranchement c'était déconcerter le projet de l'ennemi et remplir les vues qu'il avait.

“M. Dieskau se mit donc en chemin avec 1,500 hommes et des Sauvages; il tint sa marche secrète et la précipita; il rencontra un parti de 800 hommes et le laissa à la discrétion des Sauvages qui l'eurent bientôt expédié; les officiers Canadiens insistèrent alors auprès de lui pour aller attaquer le fort Lydius plutôt que les retranchements qui étaient défendus par de l'artillerie. M. le baron de Dieskau qui sentait l'importance de détruire les forces de l'ennemi plutôt qu'un mauvais fort n'écoula point leurs raisons et leur ordonna de le suivre, et craignant que quelqu'un du parti qu'on avait détruit ne fut échappé, et ne porta la nouvelle de son approche aux retranchements dont il était proche, il y courut croyant être suivi par toute l'armée, et que chacun observerait l'ordre d'attaque qu'il avait donné, et sans faire reposer son monde il fit attaquer. Quelques soldats des troupes de terre entrèrent dans les retranchements Dieskau s'aperçut que l'ennemi pensait à se retirer, il donna des ordres au sieur de Montreuil, qui faisait fonction de major général, de faire avancer. Les officiers de la colonie, mé-

contents et peu accoutumés d'être mené si fièrement, n'exécutèrent point ses ordres. En vain le baron de Dieskau leur donna-t-il l'exemple de la valeur, blessé de plusieurs coups, il se fit porter contre un arbre, la tête tournée du côté de l'ennemi, et les anima à continuer; il fut lui-même lâchement abandonné; les troupes et les Canadiens s'enfuirent et vinrent sans ordre se rejoindre au fort Saint-Frédéric.

"Après la retraite, les Anglais firent chercher le baron de Dieskau et le comblèrent d'éloges et de politesses, et le firent transporter à Boston, d'où il a repassé en France".

UNE APPRÉCIATION DE L'ABBÉ DE L'ISLE-DIEU

"La faute de Dieskau, dit l'abbé Ferland, fut la même que celle qui perdit Braddock, le mépris des soldats du pays et une trop grande confiance dans la tactique européenne" (1).

On ne peut mieux dire en aussi peu de mots.

L'abbé de L'Isle-Dieu, qui fut pendant plusieurs années grand-vicaire de l'évêque de Québec en France, ne vint jamais dans la Nouvelle-France. Homme de jugement, sans préjugé, il connaissait les affaires de la colonie mieux que bien des personnages du pays. Son opinion sur la défaite de Dieskau est absolument la même que celle de l'abbé Ferland.

M. de Parfourru, officier du régiment de Languedoc, avait écrit à un de ses amis en France que les Canadiens

(1) *Cours d'histoire du Canada*, vol. II, p. 531.

étaient la cause de la défaite du baron de Dieskau, l'abbé de L'Isle-Dieu, indigné de cette injustice à l'égard des officiers et soldats canadiens, prit la peine de protester auprès de l'évêque de Québec.

“L'affaire du fort Frédéric, disait-il, avait bien commencé. La première attaque avait réussi. Le feu vif de notre part avait fait succomber beaucoup d'Anglais; peu de pertes pour nous; nous restions donc en force, animés par le premier succès. Le convoi des Anglais intercepté et pris devait porter l'alarme dans le camp retranché ennemi, mais il fallait laisser reprendre haleine à nos troupes, leur donner le temps de se rafraîchir, et au général celui d'examiner et de reconnaître les doubles retranchements des ennemis! On les aurait attaqués avec plus de connaissances de cause et de succès. On dira peut-être que la chaleur soutenue des Sauvages les a emportés et que M. de Dieskau n'a pas voulu les abandonner, dans la crainte de ne les pas retrouver, c'est ce qu'on peut dire de mieux pour son apologie, mais il serait difficile de lui refuser la bravoure, la valeur et même l'intrépidité, aussi en a-t-il bien été la victime.

“Il a d'ailleurs sa réputation faite, et, s'il a quelque tort, c'est d'avoir voulu trop faire ou trop vite, de n'avoir pas assez ménagé ses forces et suivi les dispositions de notre cher et bien respectable gouverneur. D'ailleurs, n'en déplaise à MM. nos commandants et officiers français, MM. nos officiers canadiens connaissent mieux la topographie de leur colonie et la manière d'y faire un coup de main que nos Français à qui cependant je n'ai garde de refuser le courage, la bravoure et la fermeté